

« Présentation »

Mireille Calle-Gruber

Études littéraires, vol. 33, n° 3, 2001, p. 7-10.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/501302ar>

DOI: 10.7202/501302ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

PRÉSENTATION

[...] de nouveaux rituels se mettaient à l'œuvre : l'écrivain une fois mort, et ses textes pas encore rouverts, c'est autour de son corps enterré que s'entrecroisent et s'esquissent plusieurs Algéries... ¹

■ Cette voix, de deuil et d'espoir cependant, qu'Assia Djebar fait vibrer au seuil du Tombeau littéraire qu'est *Le blanc de l'Algérie* — où la langue des morts tisse les langes de la mémoire —, cette voix, nous avons voulu lui donner ici tout le volume ; faire vibrer dans la croisée des passés et des naissances, des écritures et lectures, le pluriel d'Algérie comme une promesse. Au secret des alliances, fragilités et endurances. Aux bords de l'abîme, la venue irrésistible de l'écriture de liturgies nouvelles, où œuvrer-déplacer sans fin. Où prendre langue comme on prend racines, mais aussi comme on va à l'inconnu.

Algérie à plus d'une langue.

Plus d'une.

Façon de dire qu'il n'y a pas de Un sans débordement aussitôt. Ou alors imposture ; ou diktat. Et pas de Deux sans risque d'arrêter le compte au face-à-face, au duel, à la logique binaire. *Plus d'une* ne règle pas les comptes ; point de cumul ; point d'addition. *Plus d'une* ouvre à l'innombrable et à l'indéterminable. À la loi de l'excès qui est le régime des langues lorsque ne les brident ni les codes ni les conventions ni les critères en usage. *Plus d'une* compte sur l'infini — seule mesure des opérations d'écriture lesquelles multiplient, divisent, traversent, hantent chaque « unité » de sens. Car la langue est un écheveau de voix dont l'enchevêtrement ne fait pas l'unisson ; la littérature un recueil des marques non répertoriées qui déposent sur la page des figures prophétiques.

Ainsi avons-nous choisi de donner à ce « Dit d'Algérie » une forme fuguée : poursuites, coups d'arrêt, jonctions, étoilements, enjambées, déliaisons sont, de l'ensemble ci-après, les mouvements concertés. Ce sont, non moins, les mouvements d'une approche qui n'en aura jamais fini. Et tous les signataires sont, de façons diverses, des passeurs.

Chaque voix a sa colorature : il y a celle de l'écrivain Albert Memmi qui témoigne de l'émergence au Maghreb des œuvres francophones de la « génération de 1954 », et témoins sont aussi les archives du poète Jean Sénac quant à sa lutte vaine pour l'obtention de la nationalité algérienne ². Il y a les voix de l'autobiographie

¹ Assia Djebar, *Le blanc de l'Algérie*, 1995, p. 12.

² Je remercie Jacques Miel, fils adoptif de Jean Sénac et son légataire, qui a autorisé la publication de ces documents inédits et Hervé Sanson dont la recherche y a donné accès.

lorsqu'Algérie est le nom des partages au plus intime (Hélène Cixous : *La fugitive* ; Leïla Sebbar : *Le silence de la langue de mon père, l'arabe*) et la voix en contrepoint de l'anthropologue, analyste des rapports de domination, réelle et symbolique, des langues, en l'occurrence l'arabe et le berbère (Tassadit Yacine) ; ou celle de l'historien (Michel Levallois) dont l'étude consacrée au « mariage arabe » d'Ismaïl Urbain fait le départ entre colonialisme et colonisme. Il apparaît dès lors qu'une autre histoire toujours s'écrit en filigrane du récit officiel, que l'histoire est processus de réécritures à perte de vue, et jusqu'à la scène de théâtre pour laquelle Assia Djebar élabore, en forme de drame musical, une fresque du premier Islam : *Filles d'Ismaël, dans le vent et la tempête* — texte inédit dont elle donne ici le Premier Acte précédé d'une Préface. Ainsi, de la parole inspirée du Prophète aux temps anté-islamiques dont la littérature ravive l'écoute en descellant la doxa coranique, à la calligraphie de l'artiste-plasticien contemporain Rachid Koraïchi qui puise inspiration aux textes soufis, le souffle du « voyage mystique » dans la langue traverse le recueil, porte à l'illumination que procurent les œuvres de Koraïchi (planches quadrichromes). Avec le concours du potier, du forgeron, du tisserand, les installations du plasticien réalisent « une architecture céleste » ainsi que la nomme le commentaire philosophique de Marine Lostia. Elles sont l'emblème par excellence de « l'être-plusieurs » de l'artiste.

La reprise qui monte en écho les voix de la critique fait miroir textuel : après le Livret du drame d'Assia Djebar, vient l'analyse par Kasereka Kavwahirehi de certains romans djebariens dont *Ombre sultane* ; après l'écriture autobiographique d'Hélène Cixous, la lecture par Mireille Calle-Gruber de la « langue des alliances » dans un autre récit cixousien, et l'étude par Jeannelle Savona d'« Algérie et judéité » chez Cixous. Quant aux analyses qui se font porte-voix des œuvres d'écrivains, Keling Wei pour Albert Camus et son « autobiographie algérienne », Hervé Sanson pour Jean Sénac (*Arriver en errance*), Bouchra Chaouq pour Nina Bouraoui qui articule les questionnements de la littérature beur, ou encore Najib Redouane pour *Le fleuve détourné* de Rachid Mimouni dénonçant « l'indépendance confisquée », toutes ces contributions travaillent à la pesée des mots et au potentiel de résistance de la langue poétique.

En définitive, les textes du volume exhaussent avec une sensibilité remarquable, l'expérience du dedans du dehors : Algérie, c'est affaire de seuils, de deuils, de frontières ; expérience d'autant plus poignante que ces frontières sont infiniment divisibles et multipliables. Et que l'écriture y est connaissance par les gouffres. Michèle Gendreau-Massaloux déplie avec une rare acuité les interrogations qui taraudent l'institution (en l'occurrence l'Agence universitaire pour la Francophonie) tout comme l'intériorisation des traits divisoires. Retenant le « désir d'Algérie » et l'écriture qui « témoigne de la vie au milieu de la mort », c'est à plus d'une langue qu'elle donne le mot de passe : en hébreu, en grec, en arabe, un chœur et trois solistes chantent « Enfants d'Abraham ».

Importe donc moins la suite chronologique que la tresse des textes : car il ne saurait y avoir de vérité que de tous les instants, successifs, obliques, épiphaniques. Cette lecture constitue une traversée cardiaque et mentale. Entre l'ouverture qui joue en contrepoint le passé et le présent — Albert Memmi rappelant l'émergence de la « francophonie » des années cinquante ; Michèle Gendreau-Massaloux parlant depuis son expérience de directrice de l'institution Francophonie en 2002 — et le final qui en redouble la tension — les installations de Koraïchi réinscrivant dans l'espace-temps contemporain, sur support traditionnel, la pensée de Rûmî et de Ibn Arabi —, entre apercevoir de texte en texte, entre éclair et deuil, c'est la figure fugitive d'Algérie qui se dessine dans la composition d'ensemble ci-après.

Algérie à plus d'une langue.
Fugitive Algérie.

Sans article, elle est le nom de l'Autre. Le « propre » de l'Autre qui est de m'échapper. « Fugitive » est le mot du départ, de l'échappée mais aussi la venue, l'apparition sans durée. Algérie est le nom de l'être-de-fuite qui affleure et s'évanouit. « Nostalgie », ainsi l'appelle Jacques Derrida. Et Hélène Cixous « Algériance », « mon Algériance ». Et quel nom donner au point névralgique d'où j'écris ce texte, je qui ne suis jamais allée en Algérie, ne prenant pas le mythique *Ville d'Alger*, ni la ligne aérienne depuis Paris, ni la traverse de déserts, quel nom sinon, peut-être, un point de Névralgie ?

Depuis l'Algérie où je n'ai pas cessé de ne pas aller, j'écris. Rêvant avec écrivains, peintres, musiciens, Fromentin, Delacroix, Picasso, Béla Bartók, écoutant passionnément la langue de Mohammed Dib, les récits arabesques d'Assia Djebar, cheminant les textes d'Hélène Cixous, ma Névralgie habite de toujours le Pays Littérature.

Or, ce qui retient la lecture dans le recueil, ici, des contributions de provenances diverses — certaines ont été prononcées lors d'une Journée d'études à Paris VIII-Vincennes, le 13 juin 2001, dans l'émotion des Révoltes de Kabylie ³ ; certaines furent de commande ; certaines furent proposées sur appel de la revue —, ce qui requiert c'est, avant tout, l'exigence poétique et éthique de l'ensemble. Exigence qui fut relayée par la rigueur vigilante d'Éric Van der Schueren à qui nous devons la concrétisation éditoriale du projet.

Car la question, au fond, qui innervait la quête de ce recueil est celle-ci : comment parler de l'Algérie aujourd'hui ? Comment en parler sans tomber dans la banalisation de l'usure, ce piège de l'horreur ?

Mohammed Dib le rappelle, « l'horreur ignore l'approfondissement ; elle ne connaît que la répétition » ; « Un peu de sang répandu, un peu de chair broyée, un peu de sueur : il n'existe pas de spectacle plus désespérément terne ⁴ ». Et il interpelle, avec une acuité nouvelle, le travail d'écrivain en ce point :

Comment parler de l'Algérie après Auschwitz, le ghetto de Varsovie et Hiroshima ? Comment faire afin que tout ce qu'il y a pourtant à dire puisse être encore entendu et ne soit pas absorbé par cette immense nuée démoniaque qui plane au-dessus du monde depuis tant d'années, ne se dissolve pas dans l'enfer de banalité dont l'horreur a su s'entourer et nous entourer ⁵ ?

C'est dire qu'il importe plus que jamais que l'écriture travaille à donner forme à ce qui n'a ni forme ni nom avant le livre ; et que l'écrivain, tout à son entreprise visionnaire, donne corps aux délires et aux songes qui nous hantent. Donne langue.

Mireille Calle-Gruber

3 Cette journée d'études était organisée par le Département d'Études féminines de l'Université de Paris VIII-Vincennes.

4 Mohammed Dib, « Postface » dans *Qui se souvient de la mer*, 1962, p. 189.

5 *Ibid.*, p. 190.

Références

DJEBAR, Assia, *Le blanc de l'Algérie*, Paris, Albin Michel, 1995.

DIB, Mohammed, *Qui se souvient de la mer*, Paris, Éditions du Seuil, 1962.